

Emmanuel Buy

Projet, contre-projet, chifoumi

« L'œuvre de chacun•e deviendra manifeste ; le Jour, en effet, la fera connaître, car il doit se révéler dans le feu, et c'est ce feu qui éprouvera la qualité de l'œuvre de chacun•e. »

Corinthiens 1, 3, 13

« Quand j'ai suivi ma formation, elles m'ont dit que j'avais un sourire tordu. Elles m'ont montré comment sourire. Elles ont dit « Presse un peu les lèvres, comme ça... » ce que j'ai fait. « Oh c'est parfait. Ça c'est un bon sourire. » Mais je n'ai jamais pu le faire. Je n'avais pas l'impression de faire mon sourire à moi. Même si on est triste, on est censé sourire. »

Terry Mason, *hôtesse*, dans Studs Terkel, *Working, les gens parlent de ce qu'ils font tout la journée et de ce qu'ils ressentent à propos de ce qu'ils font*, 1974

Je sais pas vous, mais j'ai l'impression que notre petit monde de l'art s'intéresse beaucoup à l'école depuis quelques années. Alors oui, c'est assez *méta* bien sûr, des profs en école d'art s'intéressent à des profs (en école d'art) – à condition bien sûr que leurs pédagogies soient alternatives. *Spoiler* : elles le sont toutes. Et c'est super, aussi : tant mieux si cet intérêt pour l'école permet de changer des choses *dans l'école*, s'il y'a des dingeries qui ne se font plus, si les vieux gars enfin s'auto-censurent un peu, tant mieux si on peut dénoncer les pratiques louches ou carrément répréhensibles, sans (trop) risquer de se prendre un coup de *backlash* – encore que, vu ce que j'entends, ce que je vois, je n'en suis pas si sûr. Et puis, ça fait un sujet à la mode, ça permet d'avoir des financements. En tant qu'artiste, on peut demander de l'argent pour faire des projets avec des élèves. Les pouvoirs publics aiment ça. Les DRAC aiment ça. L'éducation nationale aime ça aussi – les projets, ça fait moins branleur que juste tenter d'enseigner des programmes dans les conditions actuelles de production du savoir et de l'apprentissage. Les élèves aiment ça aussi, le plus souvent, ça les change de l'habituel, iels changent de cadre, on sort du lycée.

Bien sûr, on peut tenter de *diviser le travail*, celui de Tom Magnier par exemple : parler de Tom en tant que prof, de Tom en tant

qu'artiste, puisqu'il est les deux. C'est justement utile pour demander de l'argent dans la mesure où, c'est bien connu, le ministère de l'éducation nationale ne donne pas d'argent aux profs et que le ministère de la culture ne donne pas d'argent aux artistes. Je simplifie. Par contre, l'inverse est vrai : le ministère de l'éducation nationale *investit* dans l'éducation artistique et culturelle qui permet de rémunérer des artistes tandis que le ministère de la culture veut bien soutenir les artistes s'ils proposent des activités pédagogiques en milieu scolaire (si REP+, bingo, vous multipliez vos chances d'obtenir les sous). C'est une économie circulaire de la pénurie où l'on déshabille Paul pour habiller Pierre et vice-versa. Pendant ce temps, le capital s'habille en Prada, Jennifer Lawrence dit « fascism » à la place de « fashion » lors de la remise d'un prix LVMH, *bless her*.

Working, les gens parlent de ce qu'ils font toute la journée et de ce qu'ils ressentent à propos de ce qu'ils font est le titre d'une vaste histoire orale des États-Unis menée par Studs Terkel entre 1972 et 1973 et publiée en 1974¹. Fils d'immigrés juifs de Pologne russe, titulaire d'un doctorat en droit de l'Université de Chicago, Terkel n'exerça jamais le métier d'avocat, songea un temps devenir concierge d'hôtel, et finit par travailler pour le théâtre, la radio et la télévision où il anima des shows dans lesquels il interviewait des célébrités et des personnes ordinaires. Il était doué pour donner la parole. Encouragé par un ami éditeur et militant antifasciste à réunir les témoignages de travailleurs•ses, muni de son magnétophone, il sillonna les États-Unis et recueillit des fragments de vies au travail, 136 au total, bientôt réunis sous forme imprimée dans *Working*. Ces entretiens fourmillent de détails sur la pénibilité des tâches, les corps contrôlés, les brimades des supérieurs, l'omniprésence du racisme et du sexisme, le développement de la société de consommation ou de l'automatisation, mais aussi les stratégies de jeu ou de résistance mises en œuvre par les travailleurs•ses, que ce soit en solitaire dans leur for intérieur ou dans le cadre de la lutte syndicale ouverte. Ces fragments de vie anecdotés singularisent ainsi des situations et des dynamiques sociales, et c'est là toute leur force. Tout en soulignant l'aliénation que représente le travail, ils donnent à entendre l'énergie déployée par celles et ceux qui travaillent pour faire sens de leur

activité – une sorte de travail du travail, « plus qu'acceptation orwellienne, moins que sabotage luddite. Souvent les deux à la fois dans la même personne », résume Terkel dans son introduction.

On croise ainsi Sharon Atkins, réceptionniste, Terry Mason, hôtesse, Beryl Simpson, agent de réservation, Babe Scoli, caissière de supermarché, Dolores Dante, serveuse, Ralph Werner, vendeur dans un grand magasin, Cathleen Moran, aide-soignante, Carmelia Lester, garde-malade, pour ne citer que quelques exemples qui relèvent, de près ou de loin, des secteurs d'activités auxquels on destine les élèves de Tom Magnier au Lycée Arthur Rimbaud de la Courneuve.

Le saviez-vous ? Les élèves de lycée pro ont des cours d'arts appliqués. Les textes officiels leur assignent d'ailleurs un rôle central : l'acquisition d'une « culture métier », l'expression figure telle quelle, entre guillemets, une bonne vingtaine de fois dans ce qu'on appelle le référentiel produit par le ministère. On peut le comprendre comme l'acquisition d'une culture du corps, des gestes, des attitudes – un certain sourire, par exemple. Créé en 1985, le lycée professionnel ne sort pas d'une tension qui le fonde : élever le niveau d'études, enrichir les connaissances, développer les compétences d'élèves qui ne veulent pas de l'école et dont l'école ne veut pas, ou, organiser la fin de scolarité de ces élèves de manière à ce qu'ils et elles soient en parfaite adéquation avec les besoins en main d'œuvre d'une économie dont le principe, en régime capitaliste, est l'exploitation des travailleurs•ses et la crise permanente. Enfin, on le sait mais autant le redire : le lycée professionnel rassemble principalement des élèves en difficulté scolaire, d'origine sociale défavorisée, et beaucoup plus d'élèves en situation de handicap et/ou allophones et/ou issus•es de parcours migratoires souvent traumatiques, en proportion, que le lycée général.

Dans son enquête menée dans un collège anglais, *L'École des ouvriers, comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, paru en 1977, le sociologue et ethnographe Paul Willis, membre du Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham et proche de ceux qui l'animent alors tels Stuart Hall ou Richard Hoggart, pose le problème suivant : « la

Devenir

Exposition personnelle de Tam Maguier, menée avec ses élèves du lycée professionnel skieur bination à la Beaumaine, Glusbecq-Nord, du 12 septembre au 17 octobre 2026. Avec les contributions de Marcelle Jean-Blonde, Rachel Lang, Ghani El Bouhadi, George Mbedu, Riad Senghar, Moussa Diello, Sélim Selman sli. Cette exposition bénéficie de l'aide à l'émergence de la Ville de Paris, ainsi que de la bourse Foote de la région Île-de-France.

difficulté, lorsque l'on tente d'expliquer pourquoi les enfants de la classe ouvrière obtiennent des boulots d'ouvriers, est de savoir pourquoi ils se laissent faire².» Il observe en effet combien l'orientation vers des métiers peu valorisés par l'idéologie dominante, n'est pas seulement le fait d'une sélection scolaire effectuée par l'institution, mais aussi le produit d'un processus d'auto-élimination actif fondé sur une conscience du jeu de dupe proposé par l'école. Les *lads* étudiés par Willis résistent à l'ordre scolaire en se l'appropriant et en le reformulant dans une culture anti-école aux logiques correspondantes avec la culture ouvrière, comme un pied de nez à cette institution qui, ils le savent, ne tiendra pas ses promesses. Dans le dernier chapitre de son étude, Willis esquisse quelques pistes d'intervention pratique au niveau de ce qu'il appelle le «culturel». Il entrevoit une marge de manoeuvre pour les profs désireux•ses de contribuer à l'émancipation des élèves dans le fait «d'exposer avec davantage de clarté aux membres d'une culture ce que celle-ci leur "dit" au sujet de leur localisation structurelle et sociale» et poursuit en rappelant qu'«il est possible au moins de mettre à nu les illusions portées par les idéologies plus ou moins officielles³.» On pourrait comparer ce processus à une sorte de lever de rideau qui révélerait aux spectateur•ices – tout comme aux comédien•nes – la structure même du théâtre social, et ce faisant, en confirmerait l'existence au lieu de la masquer, tout en exhibant les moyens de la détourner peut-être, d'en tordre un peu les trajectoires toutes tracées, au moins d'y trouver sa place, en comédien•ne, en spectateur•ice, ou en pantin articulé, et ce, dès le lundi matin.

Ça permet de proposer un petit *show*, nos «étincelles pédagogiques», ce qu'on arrive à montrer parce qu'on a pu le faire. C'est important quand on obtient un financement. On doit montrer quelque chose à la fin. Ça fait joli dans les rapports d'activité. Ça justifie qu'on nous ait filé ce pognon de dingue. Et puis, c'est valorisant pour les élèves (bravo les élèves !), et pour nous aussi d'ailleurs, alors on prend; c'est l'occasion d'un vernissage, d'une fête, et on aime bien ça. Mais il y a aussi ce qu'on n'a pas réussi à faire et donc, qu'on ne peut pas montrer. C'est toujours pour les mêmes raisons : faute de moyen, faute d'autorisation, les deux sens du mot *pouvoir* quand t'es un élève. Ou un prof d'ailleurs.

Exemple: le port de couvre-chefs est interdit à l'intérieur de l'établissement. On sait très bien ce que ça veut dire. Si t'es une fille et que tu portes le voile, ça veut dire galérer à le remettre à la sortie du lycée. Les baies vitrées de la façade, celles-là même qui rendent l'atmosphère suffocante chaque fois que le thermostat dépasse les 30°C, auraient pu faire une bonne surface réfléchissante. Je parle d'un autre établissement que celui de Tom et que celui où j'enseigne. Problème: d'abord construit pour être ouvert sur la cité environnante, le lycée s'est barricadé au fil des années derrière une grille, puis une

deuxième. Il a pris cet air de commissariat assez caractéristique des lycées du 93. Les baies vitrées sont trop loin désormais, impossible de s'y mirer. T'es obligée de sortir le portable en mode selfie, de demander à une copine, de te débrouiller avec une vitre de bagnole pas trop crade. C'est humiliant. Comme les remarques du prof obsédé par la longueur de ta jupe, qui doit être ni trop courte (on vous rappelle que le règlement intérieur exige une tenue décente, mademoiselle), ni trop longue (on vous rappelle qu'ici on respecte la laïcité, mademoiselle).

Alors on manigance, on finaude, on stragème, on lousdé – bref, on propose un projet. Ça tombe bien, l'institution et les chefs adorent ça les «projets», la pédagogie de projet, les classes à projet, les projets à projets – il existe même une plateforme «trousse à projets» où tu peux taxer de la thune à tes potes pour qu'ils financent tes projets à la place de l'institution. Un prof qui fait pas de projet, c'est suspect, ça fait loser ou planplan, ça sent le temps hors du lycée à rien foutre ou, pire, militer. Qu'à cela ne tienne, faisons des projets. Trouver un•e artiste complice – iels le sont souvent –, trouver la bourse possible – ça exige bien des contorsions rhétoriques, mais c'est un peu ça le boulot du prof de français et/ou de l'artist-run space –, pondre du blurb sur la transparence, l'identité, la connaissance de soi, l'ouverture, le miroir du monde. Tout ça pour que soit installé in fine à l'entrée du lycée une «œuvre» – sérigraphie pas trop couvrante sur miroir ? – qui sera en fait, tout connement, un miroir pour que les filles puissent remettre leur voile en paix, la fin des cours venue.

Mais ça ne se passe pas comme prévu, bien sûr. Tu as beau agir en sous-sous, n'en (quasiment) rien dire en salle des profs sinon aux gars et aux gos sûr•es, écouter les plaintes des élèves sans (trop) montrer ton soutien, l'institution a bien capté que ton sens de la laïcité et ton féminisme à toi n'était pas compatibles avec la laïcité et le féminisme d'État. Bref, tu te fais torpiller ton projet. Et te voilà sans projet, retour à la case départ.

Et vous cette rentrée, ça se passe comment ? vous avez des projets ?

Bonne rentrée à tous•tes les enfants <3

1. Studs Terkel, *Working, les gens parlent de ce qu'ils font toute la journée et de ce qu'ils ressentent à propos de ce qu'ils font*, traduit de l'anglais par Denise Meunier et Aurélien Blanchard, Paris, Éditions de l'Ogre, 2026.

2. Paul Willis, *L'École des ouvriers, comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, traduit de l'anglais par Bernard Hoepfner, Marseille, Agone, 2011.

3. *Ibid.*, p.315.

4. Jacqueline Triguel, *Étincelles pédagogiques. Paroles d'élèves, pratiques de profs*, Montreuil, Libertalia, 2021.